

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Google Livres

LA  
CANTATE DE LA CLOCHE

PAR  
FRÉDÉRIC DE SCHILLER.

---

ESSAI-TRADUCTION EN VERS LIBRES  
MÉTRIQUES

OU  
IMITATION DE L'ORIGINAL ALLEMAND.

TROISIÈME ÉDITION.

PAR  
G. BERNARD,  
Prof. de langue et de littérature française.  
Hernalis Nr. 271.



# LA CANTATE DE LA CLOCHE.

*Par Frédéric de Schiller.*

---

Essai-traduction en vers libres et métriques,  
ou  
imitation de l'original allemand.

*Par G. Bernard.*

---

## AVERTISSEMENT.

Je préviens le lecteur, qu'en traduisant cette Cantate je n'ai pas eu l'intention de m'assujétir tout-à-fait aux règles sévères de la versification française. Le but principal que je me proposai d'atteindre, fut de m'écarter le moins possible d'un si bel original, afin de pouvoir le rendre, dans ma langue maternelle, aussi fidèlement qu'il m'a été possible.

D'après cet avertissement, si, parfois, j'ai fait ce qu'on appelle des vers blancs, ou non rimés, c'est que je n'ai rien voulu ajouter à l'original, ni en retrancher la moindre chose pour l'accommoder à des règles qui auraient pu l'altérer.

Aussi, contre les règles de la versification, m'est-il arrivé, à un hémistiché, de faire suivre l'e,

muet d'une consonne, licence qui, à la vérité, n'altère dans cet ouvrage ni l'Euphonie, ni la Prosodie; mais je le répète, ce n'est pas un Poème que j'ai la prétention de faire, mais une traduction fidèle du Poème que j'avais sous les yeux.

D'ailleurs, le Purisme est le défaut de ceux qui affectent trop la pureté du langage. Ces sortes de gens qu'on nomme Puristes, ont, comme dit La Bruyère, une fade attention, à ce qu'ils disent; et l'on souffre avec eux dans la conversation, de tout le travail de leur esprit; ils sont comme pétritis de phrases et de petits tours d'expressions, concertés dans leur geste et dans tout leur maintien ils ne hasardent pas le moindre mot, quand il devrait faire le plus bel effet du monde; rien d'heureux ne leur échappe, rien chez eux ne coule de source et avec liberté; ils parlent proprement et ennuyeusement.

---

# LA CANTATE DE LA CLOCHE.

*Par Frédéric de Schiller.*

---

Essai-traduction en vers libres et métriques  
ou  
imitation de l'original allemand.

*Par G. Bernard.*

---

Vivos voco. Mortuos plango. Fulgura frango.  
J'appelle les vivans. Je plains les morts. Je dissipe les orages.

L'argile modelant la cloche  
Dans la terre est bien maçonnée;  
Ça! Compagnons l'instant approche,  
• La cloche doit être coulée!  
Que du front plein d'ardeur,  
Découle la sueur!  
Que l'oeuvre couronne le maître!  
Tout succès vient du divin Etre!

Amis, qu'une grave parole,  
Prépare à l'oeuvre votre coeur;  
Lorsqu'un bon avis nous console,  
L'ouvrage avance avec vigueur;

Songez, avec un but louable,  
 A ce que la force accomplit,  
 Car, l'homme devient méprisable  
 S'il ne songe à ce qu'il construit,  
 Si la pensée ennoblit l'être,  
 Il ne la reçut qu'à dessein,  
 Qu'en son cœur il puisse connaître,  
 Ce qu'il veut créer de sa main.

Prenez du bois de sapin!  
 Mais qu'il soit sec et bien sain,  
 Pour que la flamme pressée  
 Frappe du fourneau l'entrée.  
 Mettez le cuivre en cuisson,  
 L'étain vite en mixtion,  
 Afin que la fonte  
 Soit précise et prompte!

Ce que, dans la fosse profonde,  
 Par le feu, l'homme a terminé,  
 Aura pour témoin tout le monde,  
 Au clocher le plus élevé.  
 La cloche, à la race future,  
 Rendra, dans l'immense univers,  
 Aux affligés un doux murmure,  
 Aux fidèles, de saints concerts!  
 Le Sort, qu'à l'enfant de la terre,  
 Le Destin bizarre prescrit,  
 Frappe, et le bronze circulaire  
 Edifiant, loin retentit.

Je vois la blanche fumée,  
 La masse est en fusion;  
 Que de soude pénétrée  
 Elle accroisse l'action!  
 Que le mélange coulé  
 D'écume soit épuré,  
 Pour que la cloche au lointain,  
 Tinte, d'un son pur et plein!

D'un ton solennel et joyeux,  
 La cloche, au saint temple, salue  
 L'enfant, dont le sommeil heureux  
 Sur ses tendres années infuse.  
 Ah! l'obscur avenir des temps  
 Renferme encore sa destinée .....  
 Et de l'aurore de ses ans  
 Sa mère embellit la durée!  
 Ce beau temps fuit rapidement! ....  
 Lors, de sa compagne d'enfance,  
 L'adolescent présomptueux  
 Se dégage avec pétulance,  
 Court le monde et se croit heureux!  
 Après bien des courses lointaines,  
 Dans ses foyers, le voyageur  
 Revient, et pour comble de peine,  
 Tout est étranger à son cœur!  
 Soudain, comme un esprit céleste,  
 Au teint vermeil, aux yeux d'azur,  
 Paraît d'un air tendre et modeste,

Une vierge, au front noble et pur!  
 Il ressent l'attrait de ses charmes,  
 Seul, errant d'un pas incertain,  
 De ses yeux s'échappent des larmes,  
 Des compagnons il fuit l'essaim!  
 Rougissant, il suit cette belle,  
 Son doux regard le rend heureux,  
 Il cherche au bosquet l'immortelle,  
 Pour parer l'objet de ses vœux!  
 Tendre désir! Douce espérance!  
 Premier amour de l'âge d'or!  
 Le cœur pur et plein d'innocence,  
 Du ciel a trouvé le trésor!  
 Puissiez-vous premières amours,  
 Pour des amans durer toujours!!!

Comme les tubes brunissent!  
 L'airain peut être coulé,  
 Car des grains vitreux vernissent  
 La verge, en la fonte plongée.  
 Allons! Mes amis, courage!  
 Eprouvez bien l'alliage,  
 Si le tendre est joint au rude,  
 Du succès j'ai la certitude.

Car, où l'austère est joint au tendre,  
 Où le fort au faible s'allie,  
 Il en résulte un bon accord.  
 Que celui donc qui, pour la vie,

Forme des liens apprécie;  
 Si son coeur, cherchant un coeur,  
 A su trouver le bonheur!  
 Car bien court est le plaisir ....  
 Et long est le repentir! —

La couronne virginale  
 Pare la jeune fiancée,  
 Quand la cloche pastorale  
 Tinte à la fête sacrée.  
 La vie, idéale et pure,  
 L'illusion de nos ans,  
 Passent ... car voile et ceinture  
 En terminent le printemps ...!  
 La passion fuit,  
 Mais l'amitié reste,  
 L'arbre défleurit,  
 Le fruit en atteste,  
 L'homme à l'étranger,  
 Loin de son foyer,  
 Doit tout hasarder,  
 Sillonner, planter,  
 S'efforcer, risquer,  
 Pour avec honneur,  
 Atteindre au bonheur!

Et les biens infinis découlent par torrent,  
 La maison s'agrandit et l'espace s'étend;  
 Le grenier se remplit de trésors précieux!

Et l'épouse pudique,  
 La mère de l'enfant,

Sous le toit domestique,  
Gouverne sagement  
Le cercle de famille.  
Elle enseigne la fille,  
Puis, tempère l'ardeur  
Du fils plein de vigueur! —  
Ses mains diligentes,  
Sans cesse mouvantes,  
Augmentent le gain,  
Avec ordre et dessein.

Elle emplit de trésors les tiroirs odorants,  
Elle entoure de lin les fuseaux bourdonnants,  
Recueille un blanc tissu, puis la laine éclatante,  
Dans l'armoire polie, unie, éblouissante;  
Puis elle y joint le luxe ... et ses soins, ses bienfaits,  
Ne reposent jamais. !!!

Et le père, d'un regard joyeux,  
Contemple du pignon qui domine les lieux,  
Sa fortune croissante, et des arbres les fruits,  
De ses vastes greniers les espaces remplis.  
Ses granges s'affaisant sous le poids des bienfaits,  
Les épis ondoyants de ses vastes guérêts!

Se vante avec orgueil,  
Qu'à l'abri de l'écueil,  
Repose son rapport! ....  
Contre la puissance du sort  
On ne peut trouver d'alliance ...  
Et le malheur, soudain s'avance! ...

Bon! que la fonte commence!  
Le bris est d'un bon effet.  
Avant que le jet s'élance  
Citons un pieux verset:  
»Que Dieu garde la maison«!  
Chassez vite le tampon!  
Que le brunâtre flot coule  
Fumant, par l'anse du moule!

Que la vertu du feu pour l'homme est bienfaisante,  
Quand il en dompte et surveille l'ardeur;  
Ce qu'il il forme et ce qu'il invente,  
Il en doit au feu le bonheur.  
Redoutable, est cet élément,  
Quand cet enfant de la nature,  
Un libre chemin se frayant,  
Rompt les chaînes de sa clôture,  
Malheur! aux lieux populeux,  
Quand des flammes la croissance  
Se roule sans résistance,  
En ravageant tous les lieux,  
Car le Chef-d'oeuvre de l'homme  
A l'élément est odieux!

Des nuages  
Vient le Bien,  
L'eau féconde,  
Tout abonde,  
Des nuages,  
Fond soudain,

L'élément

Foudroyant!

Ha! du haut de la tour entendez-vous gémir?

C'est le sinistre beffroi!

Tout le peuple est en émoi!

Le ciel au rouge foncé

Paraît tout ensanglanté;

Mais ce n'est pas la couleur

De l'astre annonçant l'ardeur...!

Quel fracas ...!

Dans l'étendue

De la rue ...?

On aperçoit la bouffée,

Dés tourbillons de fumée. —

Des colonnes embrasées

S'élèvent de tous côtés.

Et le vent impétueux

Chasse la flamme en tous lieux.

Les bouillonnantes vapeurs

Montent chaudes comme braise,

De la brûlante fournaise;

Ici, là, partout ailleurs,

On n'entend que des clameurs!

Les toits se détraquent,

Les solives craquent,

Tout vole en éclat;

Les vitres frémissent,

Les bris retentissent,

La flamme traverse,

Et tout se renverse. .  
Le terrain s'éboule,  
Et la maison croule.  
Les enfants gémissent,  
La mère égarée,  
Court échevelée,  
Jetant les haut-cris!  
Les troupeaux mugissent  
Parmi les débris!  
On court, on se sauve, tout fuit ....  
Du feu, la funeste lueur,  
Eclaire cette nuit d'horreur!  
Et des mains la longue chaîne  
Rivalise,  
A l'envi,  
A faire voler le seau;  
Et d'en haut,  
Jaillissent des sources d'eau,  
En arceau.  
Puis hurlant,  
Violemment,  
L'impétueux ouragan  
Pousse le feu par élan,  
Vers les granges, les greniers,  
Dont les toîts secs et légers,  
Sont bientôt tout embrasés,  
Par la flamme consumés.  
Aussi-tôt les grains pétillent  
Et grésillent;

Et le vent  
Chasse la nuée ardente,  
Dont la fuite violente  
Croît, et semble puissamment  
Entraîner les fondements;  
Puis, tel qu'un monstre géant,  
La flamme tourbillonnant  
Monte jusqu'au Firmament! —

Sans espoir,  
L'homme cède à la puissance  
D'un Dieu fort! ...  
Oisif, d'un oeil étonné,  
Il admire! ... et voit périr  
Tous ses Biens, sans un soupir!

Consumé  
Par le feu,  
Est le lieu  
Du bonheur;  
Maintenant un lieu d'horreur! ...  
Et la déserte croisée,  
Par la terreur habitée,  
Réfléchit les tristes ombres  
Des nuages, froids et sombres.

Sur l'abîme de sa fortune,  
L'homme jette encore un regard;  
Il quitte ce lieu d'infortune,

Pour voyager à tout hasard ...!  
Mais au comble de ses misères,  
Il ressent encor le bonheur ...  
Il compte des têtes bien chères, —  
Aucune ne manque à son coeur! ...

Le moule au sein de la terre  
Est heureusement rempli,  
Le jet sera-t-il prospère,  
Et l'art pénible accompli?  
Ah! si la fonte est manquée ....  
Que la forme soit brisée ....?  
Ah! peut-être notre espoir  
Peut changer en désespoir.

Dans le sein obscur de la terre,  
Nous confions l'oeuvre des mains;  
Le semeur y sème ses grains,  
Espérant un germe prospère,  
D'après le conseiller divin,  
Plus précieuse est la semence,  
Que nous y semons avec deuil,  
Pour un meilleur sort l'espérance  
L'affranchira de son cercueil.

Et du Dôme  
Le bourdon  
Tinte un pseume,  
Grave son! ...

Chaque funèbre ton de ce lugubre hommage,  
Accompagne un mortel dans son dernier voyage.

Ah! C'est l'épouse si chère,  
C'est la bonne et tendre mère,  
Que la mort dans son courroux  
Enlève au fidèle époux!  
Aux jeunes et beaux enfants,  
Fruits d'amour d'un doux printemps,  
Et que la joie maternelle  
Vit gaîment croître près d'elle!  
Ces liens tendres, si doux,  
Ah! pour jamais sont dissous!  
La mère des bons accords  
Habite les sombres bords!  
La soigneuse ménagère  
Manque, en ce triste séjour ...  
Et sous ce toit l'étrangère  
Y régnera sans amour! ...

Tandis que refroidit la cloche,  
Cessez vos rudes travaux.  
Sans craindre le moindre reproche,  
Soyez gais comme les oiseaux,  
Car, l'étoile du soir  
Affranchit de tout devoir —  
Chacun de Vêpre entend le son!  
Mais nul repos pour le patron!

Au loin, dans un bois sauvage,  
 Le voyageur aguerri,  
 Accélère son passage,  
 Gaîment vers son toit chéri.  
 Et des prairies fleurissantes  
 On voit les brebis bélantes  
 Rentrer au bercail.

Le troupeau de gros bétail,

Ruminant

Au front large, au corps luisant,  
 D'un pas tardif et pesant,  
 Se dirige en mugissant,  
 Vers l'étable familière,  
 Pleine de molle litière,  
 Puis le chariot pesant,  
 De riche moisson chargé;

Entre lourdement,

En se balançant,

Et sur la gerbe dorée,  
 Une couronne de fleurs,  
 Brillant de mille couleurs,  
 Est mollement déposée;  
 Et les jeunes moissonneurs  
 Suivent, et chantant en chœur,  
 Volent à la danse. —

Déjà règne le silence  
 Dans les rues, dans le marché;  
 L'habitant avec aisance,  
 Près du feu s'est rapproché.

Et la porte de la ville,  
Pousse, en tournant sur ses gonds,  
Des gémisséments profonds;  
Puis se ferme, et tout est tranquille. —  
La terre, d'un voile sombre  
Se couvre, et rentre dans l'ombre;  
Mais la nuit,  
L'effroi du méchant,  
N'a rien d'allarmant  
Pour le paisible bourgeois,  
Car, sur lui, veillent les lois! —

Ordre sacré! d'où nous vient l'abondance,  
Joyeusement, avec facilité,  
Tu nous soumis à ta toute-puissance  
Librement par l'égalité.  
Ton pur esprit, tout en fondant la ville,  
Sut appeler du fond de ses forêts,  
L'homme sauvage; et son esprit docile  
Bientôt par Toi féconda les guérêts,  
Tu visitas le pauvre en sa chaumière  
Bientôt par Toi, sa voix fut adoucie ...  
Enfant du ciel! Tu formas sur la terre  
Des noeuds d'amour pour la sainte Patrie!

Nombre de mains diligentes  
Se meuvent, s'aident tour-à-tour,  
Par ces motions ardentes,  
La force est mise en son jour.  
Maître, ouvrier s'évertuent,

Au sein de la liberté  
Et tous au bien contribuent,  
Bravant l'injuste fierté!  
Le labeur est de l'artisan la gloire,  
Le prix en est l'abondance du bien;  
Si le laurier honore la victoire,  
L'intelligence honore un citoyen!

O gracieuse Paix!  
O Toi, douce Concorde!  
Dans cette ville, avec amour,  
Fixez long temps, votre séjour!  
Que jamais le jour ne paraisse,  
Où, de fiers guerriers la rudesse,  
Trouble la paix de ce canton.  
Que ce silencieux vallon,  
Où le ciel,  
Que le rouge du soir éclaire,  
Avec tant de suavité,  
Ne reflète jamais la flamme incendiaire  
Du village et de la cité!

Allons! brisez l'édifice,  
Le but en est accompli;  
Que le coeur se réjouisse,  
L'oeuvre a fort bien réussi.  
Frappez! Brandissez les marteaux!  
Brisez la châte en morceaux;  
Pour que la cloche paraisse,  
Que la forme soit mise en pièce!

Le maître peut briser le moule  
 D'une main sûre à temps prescrit;  
 Malheur! quand l'airain s'affranchit,  
 En ruisseau de flamme découle!  
 Furieux, d'un bruit de tonnerre,  
 Il brise la forme rougie,  
 Comme d'un monstrueux cratère,  
 Il vomit ruine incendie.  
 Où l'ignorante force règne,  
 L'oeuvre ne peut s'édifier;  
 Où le peuple les lois dédaigne,  
 Aucun bien ne peut prospérer!

Ah! Malheur! lorsqu'au sein des villes  
 Le feu de révolte est couvé;  
 L'homme rompt les chaînes serviles,  
 S'arrogeant propre autorité!..  
 L'émeute sonne le tocsin,  
 Qui hurle révolte au lointain;  
 La cloche, à la paix consacrée,  
 Tinte l'effroi dans la contrée!

Des cris furieux retentissent  
 Vive Egalité! Liberté!  
 On s'arme, et rues, marchés s'emplissent,  
 Partout, bourreaux et cruauté.  
 La femme, ainsi qu'une Mégère,  
 Cruelle comme une Panthère,  
 Déchire à plaisir inoui,

Le coeur fumant de l'ennemi!  
 Rien n'est sacré, tout bien s'efface,  
 Dissout est le pieux serment;  
 Le bon cède au méchant la place,  
 Les vices règnent librement!  
 Le Lion qu'on trouble est terrible,  
 Le Tigre répand la terreur;  
 Mais le fléau le plus horrible  
 C'est l'Homme, — dans sa folle erreur! ...  
 Malheur! à eux dont la triste imprudence  
 Prête à l'aveugle-né la céleste clarté!  
 Son divin feu, pour lui n'est d'aucune puissance!  
 Mais il réduit en cendre et village et cité!!!

Dieu m'a donné bien de la joie,  
 Le métal à nos yeux flamboie,  
 Uni, brillant comme l'étoile,  
 Qui déchire le sombre voile;  
 Et du cerveau, jusqu'à la panse,  
 Reflète la magnificence;  
 Aussi le gentil écusson,  
 Honore et sculpteur et blason!

Entrez! Entrez! Que tout s'approche!  
 Fermez les rangs, et procédons  
 Au saint baptême de la cloche,  
 A son inauguration!  
 Que son nom soit .... Concordia!!!

Et que sa voix gravé et sonore,  
 Dès la douce et brillante aurore,  
 A la concorde, à l'amitié,  
 Appelle la communauté!

Que désormais sa destinée  
 Remplisse la tâche sacrée,  
 Que le maître lui dévoua.  
 Et que dans l'immense étendue,  
 Librement dans les airs sous la voûte azurée,  
 Près de la coupole étoilée,  
 Voisine du tonnerre elle soit suspendue.  
 Et que d'en haut, de purs sons nous conduisent,  
 Tels que les astres dans leurs cours,  
 Du Créateur la gloire préconisent  
 En couronnant la fin des années et des jours!  
 Que des faits d'éternelle essence  
 A sa bouche d'airain soient toujours confiés  
 Et qu'en tous temps sa légère balance,  
 Marque en son vol les heures écoulées!  
 Du sort, qu'elle soit la compagne,  
 Elle-même insensible à tous les sentimens,  
 Que de la vie elle accompagne  
 Tous les versatiles momens!  
 Comme se perdent dans l'espace  
 Les sons qu'elle rend puissamment,  
 Qu'ell'apprenne aux mortels que tout terrestre passe,  
 Et que Dieu seul est permanent!...

Et maintenant, que le câble soulève  
De la fosse, la cloche au poids assujétie;  
Que dans les airs elle s'élève,  
Dans l'empire de l'harmonie!  
Tirez fort! — Soulevez avec intelligence!  
Elle se meut, — et se balance!....  
Bénéissons cette ville, et la cloche à jamais,  
Et que ses premiers sons nous annoncent la Paix!!!

